

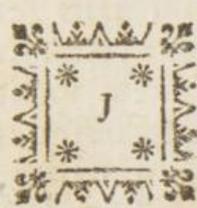


PRÉFACE

DE LA

TRADUCTION ALLEMANDE

DE M. HIRZEL.


 Je me disposois à me livrer aux de-
 voirs importants que m'impose de-
 puis peu la place de premier Méde-
 cin du canton, que nos très-gra-
 cieux Souverains ont bien voulu me
 confier, lorsque M. Tissot me fit présent de son
Avis au Peuple sur sa santé; le soin de celle de
 mes compatriotes fait l'objet le plus essentiel de
 mon état; mais je vois avec douleur dominer
 parmi eux les erreurs les plus dangereuses, des
 préjugés funestes qui rendent presque totalement
 inutiles l'exercice & les effets salutaires de celui
 de tous les arts qui importe le plus au salut de
 l'humanité. Tout le monde croit avoir le droit
 & les lumières nécessaires, non-seulement pour
 décider sur la pratique de cet art, mais pour
 donner des conseils dans les maladies, comme si
 la science du Médecin n'exigeoit pas du plus
 grand génie même qu'il eût acquis des connois-
 sances de la plus vaste étendue avant de pouvoir
 former un jugement dans des cas où il ne s'agit
 de rien moins que de la vie des hommes.

On regarde ordinairement comme une vérité
 hors de doute qu'il est des remèdes particuliers
 pour chaque maladie, qui operent d'une manière

Tome I.

b

inconcevable & miraculeuse ; en conséquence on n'exige autre chose du Médecin que de chercher à se procurer la connoissance de ces remedes & à les enlever à ceux qui les ont possédés jusqu'alors par toutes sortes de voies , par flatterie , par l'appas des récompenses , ou par artifice ; plus il possède de semblables remedes , plus il mérite la réputation de grand Médecin , & l'heureuse application de son art cesse de lui être nécessaire en ce que des remedes de cette espece n'ont pas moins d'efficace entre les mains de l'homme le plus stupide & le plus ignorant , qu'entre celles de l'homme le plus habile qui a puisé dans les bons ouvrages anciens & modernes tout ce qu'ils renfermoient de sage & d'instructif. Delà vient ce monstrueux essain de secrets & de spécifiques qu'on vend pour toutes les maladies imaginables , & qu'on fait prendre au pauvre malade ; delà vient qu'un Médecin sensé perd son temps à rechercher la nature & les causes des maladies pour déterminer les remedes qui sont propres à les combattre , & par conséquent à guérir & la maladie & les accidents qui en résultent ; delà vient que pendant qu'il dirige toute son attention vers les effets de la nature , qui , aidée de ses secours , doit mûrir peu à peu l'humeur affectée & en préparer l'évacuation ; ses conseils sont rejettés & ses remedes changés contre un secret vanté dont on attend dans peu de temps une guérison entiere : mais bientôt celui-ci est changé à son tour contre un autre qui fera dans peu place à un troisieme , jusqu'à ce que le tempérament du malade surmonte par ses propres forces & la maladie & les remedes qu'on a mis en usage , ou qu'il soit totalement ruiné. Delà vient qu'un Médecin judicieux est souvent troublé & interrompu au milieu de ses réflexions , par le malade ou les assistants , qui à chaque visite lui pro-

posent de nouveaux remedes infailibles, qui au moins produisent le funeste effet d'affoiblir la confiance qu'on a en lui & d'enlever par-là à ses remedes une partie de leur efficacité. Delà vient enfin qu'on rejette le régime comme une chose vaine & inutile, & qu'on quitte le Médecin austere & capricieux qui envie tout genre de plaisir & de consolation au malade, pour se jeter dans les bras d'un plus complaisant, qui sans lui interdire ni les mets qui lui sont le plus agréables, ni la satisfaction de ses goûts les plus favoris, lui promet dans peu de temps une guérison radicale.

Ces préjugés ont pris malheureusement tant d'empire parmi nous, qu'on ne fait aucune différence entre le Médecin le plus habile & le plus vil charlatan, & que l'art est tombé dans le dernier mépris aux yeux de bien des personnes sensées; on ne le regarde que comme un trafic auquel l'intérêt personnel a donné naissance, & à la faveur duquel une portion d'hommes tire des maladies leur subsistance & les moyens d'accumuler de grandes richesses. Ce seroit en effet la plus vile des professions que celle où l'on profiteroit des plus grands maux de la nature humaine pour tromper les hommes sur leur bien & par-là leur nuire doublement. Un pareil trafic ne mériteroit que trop bien la satyre la plus amere & le mépris général des gens raisonnables.

Mais qui reconnoitroit à ces traits l'art divin, qui, inventé dans de nobles vues, a été pendant une longue suite de siècles enrichi & perfectionné par le travail des plus grands génies? Ici les hommes les plus éclairés emploient leur vie entiere, leurs talents réunis à développer la structure merveilleuse du corps humain & les usages de ses parties, à observer avec la dernière sagacité les effets que produisent sur lui les affec-

tions de l'ame, à pénétrer dans les mysteres de la nature les plus secrets, à rechercher les loix admirables que suivent les changements des corps, pour jeter du jour sur la connoissance de ceux qu'éprouve le corps humain & sur l'influence des causes extérieures qui agissent sur lui, afin de pouvoir par-là découvrir les remedes qui dans l'état de maladie produisent en lui les changements nécessaires pour éloigner les causes naissantes du mal. Là, muni de cette connoissance acquise par un travail non-interrompu de nombre d'années, l'ami de l'humanité se dérobe à la société attrayante de ses amis, pour assister de ses conseils, pour consoler son frere malade & jouir dans l'heureux succès de ses travaux du plaisir d'avoir soulagé le malheureux; il dévoue à cet objet seul tous ses instants: les heures de la nuit nécessaires au repos de son corps ne sont point à sa disposition, il quitte le sommeil sans regret quand il peut, au prix de sa propre tranquillité, procurer à l'indigent quelque soulagement ou par la douceur de ses conseils, ou par l'application des remedes qui lui sont salutaires.

Il est vrai qu'on peut m'objecter que chaque Médecin se vante de ces nobles sentiments, qu'il dit qu'il doit son habileté à une application assidue de plusieurs années, & qu'il a consacré sa vie entiere au service du Public. Cependant on voit journellement combien on y est trompé & combien il est difficile, s'il n'est pas tout-à-fait impossible, d'apprécier le mérite d'un Médecin, sur-tout quand on voit tellement régner parmi eux la désunion & la jalousie, qu'ils cherchent à se décrier mutuellement. Les uns se glorifient de leur savoir & regardent les autres comme des charlatans & des empyriques qui n'ont aucunes larmes pour décider de la nature des maladies & d'une cure fondée sur cette connoissance; ceux-

ci au contraire méprisent les premiers comme des gens qui perdent leur temps à de vaines spéculations, & qui méditant sans cesse sur la théorie, négligent la pratique dont l'usage & l'expérience sont la base. Dans ces circonstances il ne reste pas d'autre ressource que celle de juger par les effets & de réputer bon tel Médecin ou tel remède dont on aura vu le succès de ses propres yeux.

Mais rien n'est plus sujet à erreur que cette méthode, en ce qu'elle suppose nécessairement qu'on fait discerner avec justesse & déterminer les maladies: plusieurs d'entr'elles se ressemblent par leurs symptômes, quoique leur nature soit différenciée à l'infini; il est très-certain qu'il existe une foule innombrable de remèdes qui ont une propriété déterminée pour combattre avec succès le principe particulier de chaque maladie; mais ces mêmes remèdes sont un vrai poison quand ils sont mal appliqués: il faut donc un jugement exercé pour distinguer la nature particulière des maladies; l'estomac peut, par exemple, être irrité par une humeur âcre bilieuse, il s'ensuit les plus vives douleurs, des inquiétudes, des maux de tête, une forte effervescence du sang, &c.: un simple vomitif peut faire disparaître tous ces symptômes; mais s'ils étoient produits par l'inflammation de l'estomac, alors ce remède ne feroit qu'augmenter l'inflammation & la violente effervescence du sang; il pourroit aisément occasionner la gangrene & la mort.

Il est donc hors de doute que dans toutes les maladies les soins & la sage direction d'un Médecin habile & judicieux sont d'une nécessité indispensable, & que le salut d'un homme, dans les instants de sa vie les plus critiques, dépend d'en savoir faire le choix; c'est pourquoi je vais rapporter quelques-uns des signes auxquels tout hom-

me sensé peut distinguer le vrai d'avec le faux Médecin.

Platon dit, dans le premier livre de sa République : » nous appellons Médecin celui qui guérit, & non-pas celui qui amasse des trésors. « Je trouve dans ces paroles les caractères distinctifs du vrai & du faux Médecin ; le premier n'a d'autre dessein que d'être utile à son prochain par la guérison de ses maladies ; il aura choisi dans sa jeunesse cet état parce que l'intérêt de ses semblables le lui fait préférer à tout autre ; une compassion affectueuse pour la misère commune des hommes remplit son ame sensible ; son plus grand plaisir est de donner à l'indigent des secours & de la consolation ; il recherchera les Médecins les plus habiles & les plus remplis de droiture pour s'instruire de leur art ; il consacre tout son temps à la connoissance de la nature humaine, à celle qu'elle suppose des propriétés générales des corps, & des remèdes épars dans les différents regnes de la nature ; en s'exerçant assidument à observer, il forme son esprit à lier ensemble ses utiles observations près du chevet du malade.

De tous les états qui concourent au bien de la société, aucun ne fournit d'occasions plus fréquentes de satisfaire une ame compatissante que la médecine. Les maladies sont un mal si universel qu'aucun homme n'en est exempt, & c'est alors ordinairement que les voies de la consolation sont fermées, parce que les maux du corps portent atteinte à l'ame & ôtent le pouvoir de soulager le mal extérieur par la consolation intérieure. Ainsi tous les hommes ont besoin dans ces instants de secours & d'assistance ; mais jamais ils n'en trouvent moins ; leurs meilleurs, leurs plus tendres amis, leurs alliés qui doivent partager avec

Eux leur bonheur, souffrent trop s'ils ont l'ame sensible & ont eux-mêmes besoin de consolation; les autres hommes fuient dans le malheur leurs camarades de divertissement, semblables au feu-folet qui se dissipe aux cris du voyageur, ou s'ils ont encore quelque compassion, ils cherchent à égayer le malade par des plaisanteries qui lui sont alors plus insupportables que les reproches les plus amers d'un ennemi. Combien donc est heureux celui qui rencontre des Médecins amis de l'humanité, qui pensent qu'il est de leur état d'assister les hommes dans ces conjonctures, & non-seulement de leur administrer des remèdes capables de soulager leurs maux, mais encore d'encourager & de rassurer leur esprit ?

Le vrai Médecin fait de la visite du malade son occupation la plus chérie; il étudie son caractère pour chercher les moyens de gagner sa confiance, & lui rendre à la fois, s'il est possible, la tranquillité & la santé. On reconnoît aisément si son intention est sincère, car dans la compassion l'ame se peint toute entière sur le visage de l'homme. Hors de la maison du malade il montrera pour lui la même affection & la même tendresse; l'amitié poussera dans son cœur des racines assez profondes pour se manifester dans toutes les occasions, lors même que son malade jouira de la santé. Dans la recherche de la maladie il a soin de s'informer exactement de toutes ses circonstances & de les comparer attentivement entr'elles; il met par une explication claire le malade lui-même à portée de juger combien il possède à fond la connoissance de son état: connoissance sur laquelle sera fondée le choix du régime & des remèdes. Il tâche de lui donner une idée distincte de la façon dont ils agissent sur les causes de la maladie, afin d'exciter, en l'éclairant sur ces objets, sa confiance pour les

remedes qu'on lui prescrit ; il ne cherchera point à la captiver par l'énumération fastueuse de ses cures , dans laquelle le faux Médecin tait les remedes qu'il a employés comme des secrets de grand prix. Il établira le régime sur une connoissance exacte des principes du mal , & tâchera de gagner l'affection de son malade , non par une lâche condescendance , mais par sa franchise & son ingénuité ; il l'encouragera & tranquillifera son esprit par l'espérance de la guérison ; car la tranquillité de l'ame concourt beaucoup à aider les efforts de la nature & à chasser la maladie. Il n'ira cependant pas jusqu'au point de lui cacher totalement le danger & de l'empêcher par là d'avoir soin du salut de son ame ; il instruira à chaque fois les assistants du véritable état du malade & leur découvrira quel est , suivant ses lumieres , le degré du danger. Dans ses fonctions il montre un zele égal pour les pauvres & pour les riches , & proportionne le nombre de ses visites à l'exigence des cas & non aux richesses du malade ; il paroîtra souvent à ces derniers moins soigneux qu'ils ne l'attendoient , parce qu'il emploie mieux son temps , soit à faire des visites plus fréquentes à des pauvres dangereusement malades , soit à augmenter sans cesse ses connoissances par un travail infatigable. Quelque flatteuse que soit pour lui la confiance de son prochain , il ne s'empresse jamais d'exposer , sans en être prié , son sentiment sur une maladie ; il dit qu'il ne peut porter aucun jugement sans une perquisition exacte des circonstances ; sa conscience ne lui permettra pas de blâmer les travaux des autres Médecins , même les plus ignorants , s'il n'est appelé à dire son avis , parce qu'il est convaincu que dans la structure mécanique de nos corps , Dieu a placé en nous des forces qui travaillent d'elles-mêmes à la guérison des maladies , & qui ont besoin d'être entretenues.

entretenues par la tranquillité de l'esprit & la confiance dans le Médecin. S'il est invité à consulter avec ses confreres, il se donnera bien de garde de faire soupçonner l'habileté du Médecin qui l'a précédé, & d'attribuer son peu de succès à la mauvaise application de ses soins; mais il emploiera toute son attention à rechercher exactement la nature de la maladie, & communiquera avec candeur à son confrere les idées que cet examen lui aura fournies sur la disposition de la cure; il aura soin de s'exprimer avec une grande clarté & de ne rien cacher; au contraire il montrera un désir sincère ou d'être mieux instruit ou d'être raffermi dans son sentiment par les raisons de ses confreres. Si c'est à lui que le malade s'est d'abord adressé, il se fera une joie de consulter des Médecins expérimentés, & il accomplira toujours ponctuellement ce qui aura été résolu dans la consultation. Dans les sociétés il ne fatiguera personne, ni par le récit de ses travaux, ni en vantant son habileté; mais si on l'y incite, il rendra volontiers compte de l'un & de l'autre, en observant la loi inviolable qu'il s'est faite d'éviter toujours, autant qu'il est possible, de se servir des termes de l'art, afin de mettre ses amis en état de le juger; il s'accoutume à méditer tellement sur son art, que toutes les fois qu'on lui demandera son avis, il est en état de répondre sans hésiter, & ses discours, ses actions seront toujours l'expression fidelle de sa pensée.

Le faux Médecin au contraire n'a d'autre vue dans l'exercice de la médecine que celle de s'enrichir; ni le prix des connoissances qu'elle suppose, ni le plaisir que donne à la vertu le soulagement des maux du prochain, n'ont d'attraits pour lui; il les regarde l'un & l'autre comme des idées chimériques: la sagesse lui paroît un fantôme vain, si elle ne fournit point à sa sub-

sistance, & il juge du mérite d'un homme par les biens temporels que sa prudence lui a acquis. Il ne s'occupe que des moyens de paroître grand Médecin, & s'inquiete peu de l'être en effet; il ne cherche point des guides qui le menent par de longs chemins à la connoissance de la nature humaine, des maladies & des remedes; qui exigent qu'on ait des idées claires des corps simples avant de pouvoir acquérir quelques lumieres sur le corps humain le plus compliqué de tous; il les fuit comme des gens minutieux qui s'attachent à des choses inutiles, & se livre à la conduite de ceux dont le train brillant, les habits & l'équipage somptueux annoncent le savoir; qui par de prétendues guérisons miraculeuses se sont acquis une grande renommée & une grande affluence de monde. Auprès des uns il cherche à s'instruire de l'art secret par lequel ils se sont élevés à ce point de grandeur; auprès des autres à apprendre quelques termes de l'art qui peuvent servir à donner plus de poids à ses discours aux yeux du malade: il fait tous ses efforts pour découvrir chaque remede qui a eu quelque réputation; & s'il n'en vient pas à bout, il tâchera de le contrefaire extérieurement, & le débitera pour le secret vanté. Il respectera comme des trésors de sagesse le recueil de ces fameuses recettes, & s'embarrassera peu de savoir dans quelles occasions on doit les rejeter, ou dans quels cas déterminés des maladies on peut en attendre de bons effets. Il vantera dans les sociétés l'habileté de ceux dont il a appris son art & la sienne propre; il en apportera pour preuves des témoignages de gens de rang ou de considération, de personnes titrées ou remarquables par leurs richesses. Ses discours sont parés de mots grecs & latins dont le choix lui coûte peu, pourvu qu'ils soient incompréhensibles: aussi arrive-t-il sou-

vent qu'on l'entend employer des mots qui se contredisent entièrement. Dès qu'on parle d'un malade, il propose son avis; à peine a-t-il entendu nommer la maladie qu'il offre un remède qui a produit des effets merveilleux sur telle & telle personne distinguée; il saisit chaque occasion de s'introduire dans la maison du malade, & pour lors il met à profit l'impatience naturelle de celui-ci pour décréditer le Médecin qui le voit; il tâche de gagner sa confiance par un verbiage confus, accompagné d'un air important, & semblable à une pièce de marquetterie par les différentes langues qu'il y fait entrer; à la faveur de ses discours il cherche à lui faire désirer les remèdes qu'il lui propose, remèdes qui doivent très-sûrement le guérir en peu de temps, sa maladie fût-elle la suite naturelle de plusieurs circonstances liées ensemble depuis nombre d'années; il ne s'embarrasse point du régime, parce qu'on lui attribuerait une grande partie de la guérison, & qu'il diminuerait par-là la considération qu'on a pour le remède. Comme son but est moins de guérir le malade que de se le concilier, il ne le fatigue point en s'opposant à ses désirs, ni ne le chagrine point en lui reprochant que sa maladie est le fruit d'une mauvaise conduite: il le laisse ainsi se livrer à tous ses penchans; mais s'il en métrarrive ensuite, il rejette prudemment toute la faute sur le mauvais régime à l'égard duquel le malade n'a rien voulu se laisser prescrire; dans le traitement de son mal il attend tout de l'effet réuni des remèdes & rien des mouvements de la nature, à l'aide desquels les symptômes même les moins ordinaires se dissipent peu à peu quand le traitement est déterminé d'après les principes de la maladie. Il donne pour chaque symptôme un remède particulier, quand même il devroit contrecarrer entièrement ceux qui

l'ont précédé ; delà vient que la chambre du malade est remplie d'une quantité monstrueuse de remedes differents , marque certaine de l'étendue des connoissances du Médecin. Dans les rapports qu'il fait de l'état de la maladie , il se regle toujours sur l'inclination de celui qui le consulte ; il fait espérer au malade jusqu'à son dernier soupir une guérison parfaite ; il lui persuade par de vains discours , mêlés de grec & de latin , qu'en dépit de l'augmentation continuelle du mal & du dépérissement de ses forces , il se trouve mieux du remede , & le malade n'ose pas par honnêteté le contredire après que ce langage lui a été tenu si souvent avec l'impudence la plus assurée ; d'une autre part il rassure un héritier impatient par la funeste nouvelle de l'état dangereux dans lequel se trouve le malade malgré l'art & ses soins ; il rend toujours des rapports entièrement opposés à différentes personnes , parce que de cette maniere il est assuré que l'infailibilité de ses prédictions aura toujours quelques témoins ; l'affection pour le malade n'occupe jamais son cœur , elle est toujours chez lui proportionnée au salaire ; aussi n'apercevra-t-on jamais en lui , à la mort du malade , une vraie tristesse , & le verra-t-on parler du défunt avec mépris & avec ressentiment , s'il n'est pas récompensé de ses soins comme il l'espéroit. Il visite sans nécessité les riches lorsqu'il leur survient l'incommodité la plus légère ; & par un genre de flatterie qu'il s'est appropriée , il exagere extraordinairement leur indisposition , & donne à des accidents qui méritent à peine d'être appellés maladies , les noms les plus redoutables ; aussi la sottise des gens de cette classe lui donne-t-elle occasion d'exalter comme une chose miraculeuse la cure la plus facile. Il abandonne au contraire le pauvre à son sort , & rarement se donne-t-il seulement la peine de

le visiter ; il fait croire au riche qu'il y a une différence infinie entre le traitement de l'homme pauvre & de l'homme aisé. S'il est appelé à consulter avec un autre Médecin , il le contredira sur tous les points , & fera valoir comme de très-grande importance les moindres changements qu'il a conseillé de faire dans le traitement ; quand même ils n'auroient rien produit , il leur attribuera toute l'efficacité. Souvent il imputera l'effet du traitement à une légère différence dans la préparation des remèdes ; le moindre syrop aura quelquefois tout l'honneur des bons effets que le malade aura ressentis. La plupart du temps il se réservera dans la consultation des remèdes secrets qu'il prétend ne pouvoir communiquer sans se faire tort , & dans l'absence des autres Médecins , il fera au malade de fréquentes visites jusqu'à ce qu'il l'ait engagé à le garder seul. S'il est appelé le premier , & qu'on lui propose de faire une consultation , il se croira offensé & dépriserà l'habileté des Médecins proposés ; le plus grand prétexte qu'il emploiera dans ce dessein sera leur amour pour l'étude ; il est fâcheux , dira-t-il , qu'un homme comme celui-là soit sans cesse collé sur les livres , & que totalement livré à la théorie , il néglige la pratique ; d'autres fois il se fonde sur la clarté avec laquelle il s'énonce , pour faire mépriser ses avis comme fort ordinaires , comme n'exigeant pas une grande habileté & se trouvant dans tous les Auteurs. Il est généralement ennemi du savoir ; un homme sage à son avis ne communique point ses secrets ; il les garde pour son propre intérêt : & l'étude n'est bonne qu'aux commençants. En un mot , il n'a pas d'autre vue dans ses discours que celle de se faire valoir & de leurrer les hommes à son avantage particulier ; l'intérêt guide tous ses pas , & autant son cœur s'intéresse peu au salut du ma-

lade, autant son esprit est vuide de connoissances. A la vue de ces traits tracés d'après nature, tout homme qui n'est pas entièrement dépourvu de sens peut juger des qualités qu'il doit rechercher dans le choix d'un Médecin; savoir, un jugement exercé, de la droiture & l'amour de ses semblables. Quand elles se trouvent réunies dans une personne livrée par état & par choix à la médecine, on en peut conclure avec certitude qu'elle possède également les qualités particulieres qui regardent son art; & un homme judicieux peut avec sûreté placer en lui sa confiance, bien qu'on ne puisse sur ces qualités générales former un jugement exact qui supposeroit la connoissance entiere de toutes les parties de la médecine. Si je vois dans un homme tous les talents qu'exige l'exercice d'une profession, portés à un haut degré de perfection; si je suis outre cela persuadé de sa droiture & de son amour pour les hommes, comment oserai-je douter qu'il n'emploie tous ses talents dans celui des arts le plus important de tous, qui a pour objet le bien le plus cher, la santé & la vie? Si au contraire je trouve en lui, hors même des fonctions de son état, un jugement foible, de l'ignorance, de la présomption, de la mauvaise foi, l'intérêt personnel, je peux en conclure avec assurance qu'avec de semblables défauts il réussira peu dans son art, tout inconnu qu'il est pour moi. Ceci prouve combien le caractère du philosophe s'accorde avec celui du vrai Médecin, & montre la vérité de ces paroles de l'immortel Hippocrate: » il faut, dit-il, * appliquer la philosophie à la médecine & lier la médecine à la philosophie. Le Médecin philosophe est semblable aux Dieux: il n'y a entr'eux & lui aucune différence. Toutes les qualités du Philoso-

* Hippocrat. de decenti habitu.

» phe l'état de Médecin les exige, ——— l'indiffé-
 » rence pour les richesses, l'amour du travail, la
 » modestie, l'humilité, l'austérité, le jugement,
 » la paix de l'ame, l'affabilité, la pureté de
 » mœurs, le savoir, la religion, l'incorruptibi-
 » lité, l'éloignement de toute superstition, & la
 » grandeur & l'élevation de l'ame, toutes ces
 » qualités sont nécessaires pour triompher de
 » l'intempérance, de l'ignorance, de l'insatia-
 » bilité, de la volupté & de la soif des richesses.
 » C'est cette science dont il a besoin dans le
 » public comme dans le familier, qui doit lui
 » apprendre à se conduire envers ses enfants &
 » dans les diverses conjonctures de la vie. C'est
 » delà que résulte la liaison intime & réelle de
 » la médecine avec la philosophie. «

Cette affinité qu'elles ont entr'elles tombe tel-
 lement sous les yeux, qu'à peine peut-on les en-
 visager séparément l'une de l'autre. Nulle part
 un homme ne trouve d'occasions plus fréquentes
 de s'exercer à la sagesse que dans les fonctions du
 Médecin ; la connoissance de l'homme fait assidû-
 ment l'objet de ses méditations, & c'est se
 faire illusion que d'en exclure les connoissances
 du Psychologiste & du Moraliste, l'union de l'ame
 avec le corps étant une des plus grandes sour-
 ces des changements qu'il éprouve ; c'est par cette
 raison que tous les secours physiques tournent
 souvent en pure perte, si l'on ne peut en mê-
 me temps diriger vers son but les affections de
 l'ame. De plus, a-t-on nulle part des occasions plus
 favorables pour apprendre à connoître la consti-
 tution morale de l'homme qu'auprès du lit des
 malades & des mourants ; où sera-t-on plus péné-
 tré, plus convaincu du prix de la sagesse & de
 la vertu, du néant & de la fragilité des biens
 temporels que dans la fréquentation continuelle
 des malades de tous les âges, de tous les états,

de toutes les fortunes ? Aussi trouve-t-on tout à la fois parmi les plus grands Médecins les plus grands modeles de vertu & de sagesse. Le passage d'Hippocrate que nous venons de citer est une preuve de la grandeur de son ame ; le serment qu'il impose à ses jeunes disciples , par lequel ils s'engagent à la vie la plus sainte & la plus vertueuse , serment si expressif & si concis que dans les Académies chrétiennes on a cru devoir en éclaircir & en développer le sens , & mille autres endroits de ses ouvrages , nous montrent dans le plus grand Médecin l'ame la plus vertueuse & la plus pure. Je ne puis jamais lire sans attendrissement les dernières volontés de notre grand Conrad Gesner , qu'il joignit à un fidéicommiss pour les enfants de son frere : entr'autres choses il leur prescrivit un festin annuel , duquel seroient exclus tous les membres de la famille qui auroient vécu entr'eux dans quelque mésintelligence , s'ils ne s'étoient réconciliés auparavant ; il leur traça particulièrement le plan sur lequel ils devoient diriger leurs soins dans l'éducation des pauvres enfants ; il leur donna des instructions sur les moyens de s'exciter à la crainte de Dieu , à l'étude , à l'activité , à la persévérance , & leur recommanda de renouveler entr'eux à chaque occasion l'engagement d'un amour & d'une union que rien ne pût altérer. J'admire dans ces dispositions la grande ame de cet homme immortel , également illustre par sa vaste érudition & par son génie , & on voit quels en ont été les heureux effets , soit dans l'accroissement constant de cette excellente famille qui a toujours prospéré , soit dans les grands génies qui l'ont illustrée , elle & leur patrie. Boerhaave , qui fut l'ornement & la gloire du genre humain , posséda dans un même degré de force toutes les sciences qui ont trait à la philoso-

phie, & sa générosité fut égale à son génie & à l'étendue de ses connoissances; j'en citerai un exemple que je tiens de M. Gefsner, digne émule du grand Conrad, & Professeur de mathématique & de physique; Boerhaave étoit bien aise d'avoir occasion de donner à feu son frere & à son cousin des preuves de sa vénération pour Conrad Gefsner: il prit l'affection d'un pere pour les neveux de ce grand homme; sa maison, sa bibliotheque, son jardin leur furent toujours ouverts, & il ne voulut recevoir pour ses leçons aucune rétribution. Il remplit ponctuellement le serment d'Hippocrate, & crut devoir cette marque de reconnoissance au grand homme qu'il regardoit comme le meilleur de ses maîtres. Quiconque connoît la vertu trouvera là des marques de cette grandeur d'ame qui fit de cet illustre Médecin, au lit de la mort, le vrai modele d'un héros chrétien, & qui a donné lieu à M. Jacobi de montrer en lui quelle est la force de la vertu contre les frayeurs de la mort. De pareils exemples ne sont pas rares dans l'histoire des Médecins; ma patrie a eu plus d'une fois & jouit encore actuellement du bonheur de posséder dans les mêmes personnes les plus grands Médecins & les patriotes les plus zélés; leur modestie seule m'empêche de mettre ici leurs noms qui sont gravés profondément dans le cœur de leurs concitoyens.

M. Tissot, Médecin de Lausanne, Auteur de cet ouvrage-ci, mérite à des titres particuliers d'être associé à ces grands hommes; sa description des fievres bilieuses épidémiques, qui ont fait en 1755 tant de ravages à Lausanne, ses lettres au Baron de Haller & à M. le D. Zimmermann son émule & son ami, sur l'hydropisie, l'apoplexie, la maladie noire, la petite-vérole, &c. & ses autres écrits, sont un témoignage des lumieres profon-

des qu'il possède dans la partie pratique de la médecine. Il observe avec l'exacritude d'Hippocrate les circonstances de la maladie & les effets des remèdes, qu'il ne détermine ni ne censure point d'après l'adoption d'une hypothèse vague, mais d'après des observations fines & judicieuses. Jusqu'à présent je n'ai trouvé nulle part plus de pénétration dans l'examen de la force déterminée des remèdes simples, un jugement plus sûr fondé sur l'expérience; nulle part je n'ai rencontré un amour de la vérité plus sincère & plus dégagé de préjugés que dans les ouvrages de cet homme admirable. On peut sans flatterie dire de lui que si, quant à la partie théorique de la médecine, le monde envie dans ce siècle-ci à notre patrie l'honneur de posséder le grand Haller, il ne l'illustre pas moins quant à la partie pratique. *L'Avis au Peuple* est un témoignage aussi avantageux de ses lumières que des grandes qualités de son cœur; à chaque ligne on y reconnoît le patriote zélé, sincèrement intéressé au salut & à la vie de ses concitoyens. Il découvre avec une noble confiance des préjugés funestes à leur santé; & pour montrer qu'il l'a fait dans les vues les plus droites, éloigné de tout motif d'intérêt & de jalousie, il met, par une explication très-claire de la nature des maladies & des remèdes qu'elles exigent, ses Lecteurs à portée de reconnoître & de voir eux-mêmes combien ces préjugés sont dangereux; il les instruit ensuite des remèdes salutaires qui doivent être substitués à ceux qu'il rejette. Son ouvrage est si complet à cet égard, que toute personne sensée peut avec son secours être soi-même son Médecin, ou du moins juger avec certitude de la capacité de celui auquel il veut donner sa confiance. On admirera dans ce livre le véritable ami des hommes, & on reconnoîtra la noblesse de sa façon

de penser aux sentiments de vertu & d'humanité dont est remplie l'Épître dédicatoire à son pere; elle m'a paru si belle que je me reprocherois comme une injustice d'en priver mes Lecteurs. » Dès » le moment de ma naissance, « ainsi s'exprime ce digne fils, » chacun de mes jours a été marqué par les bienfaits du meilleur des peres, » & m'a donné lieu de bénir la Providence qui » m'a fait votre fils & celui de la plus tendre des » meres.

» Je ne dois point mettre de bornes à ma reconnaissance, pour qu'elle soit proportionnée » aux obligations que je vous ai. Celle à laquelle » je suis le plus sensible, c'est au soin constant » que vous avez pris de m'inculquer des principes vertueux de conduite, dans un temps où » ils commençoient déjà à ne plus entrer dans » le plan de l'éducation.

» S'il en est un dont je sois pénétré autant que » je dois l'être, c'est celui de cette bénéficence » générale dont vous m'avez donné l'exemple » plus encore que le précepte, qui vous intéresse si vivement au bonheur de tous les hommes, & qui vous a, à juste titre, concilié » le respect & l'estime de tous ceux qui vous » connoissent.

» Je ne vous appartiendrois pas si je n'aimois » mes semblables de quelque ordre qu'ils soient, » & si l'envie de leur être utile n'étoit pas ma » principale affaire. C'est ce sentiment qui m'a » dicté cet ouvrage & qui vous le fera recevoir » avec plaisir. Vous partagerez ma joie si vous » apprenez qu'il soit utile: & vous me rappellerez, » si je pouvois l'oublier, cette vérité qu'il seroit » si dangereux de perdre de vue, que, s'il en résulte du bien, je n'en suis que l'instrument. » Son heureux pere a joui de cette satisfaction toute » entiere; car ce livre, reçu avec une approbation

générale, est bientôt devenu, par son importance & l'étendue de son utilité, le *breviaire* des familles.

A la première vue d'un ouvrage de cette nature, sorti des mains d'un homme tel que son Auteur, je formai la résolution de le traduire dans ma langue maternelle, à l'usage de mes concitoyens; je ne crus pouvoir en aucune manière mieux m'acquitter des devoirs de mon état: les préjugés que M. Tissot combat avec tant de courage & de zèle, & leur funeste influence sur la santé & la vie des hommes, sont les mêmes parmi nous; les mêmes maladies qu'il traite emportent parmi nous le plus grand nombre d'hommes, & j'avois éprouvé moi-même pour la plupart les effets des remèdes qu'il propose; ainsi je vis avec une véritable satisfaction, exécuté par une habile main, le projet que j'avois formé, mais que jamais, j'en fais volontiers l'aveu, je n'aurois exécuté d'une manière aussi solide & aussi complète, & duquel je n'aurois pas osé espérer que ma patrie pût tirer autant de fruit; car par une foiblesse généralement attachée à l'humanité, on juge avec plus d'impartialité & l'on profite plus d'un bien qui nous vient de loin que de celui que nous avons à notre portée; l'intérêt de mes concitoyens est le premier but de tous mes travaux, je laisse à de plus grands génies l'honneur d'instruire l'Univers: pour moi bornant mes desirs à être utile à ma patrie, je me fais une joie de profiter dans ce dessein des travaux des grands hommes, & j'ai toujours regardé le désir immodéré des nouvelles découvertes comme un des plus grands obstacles qui s'opposent aux progrès de la vérité. Le vrai & le bon ne s'améliorent point, s'ils sont une fois trouvés; l'ambition des découvertes nous jette dans le chemin de l'erreur; celui-là seul mérite le nom de sage, qui cherche à étendre les progrès de la vérité & à en tirer avantage pour le bien.

de la société ; & cette seule route nous conduit quelquefois à découvrir de nouveaux rapports.

Mes Lecteurs exigeront sans doute que je leur rende compte de ma traduction : je me suis attaché particulièrement à être clair pour me mettre à la portée des gens de la campagne ; cependant je me suis fait une loi de n'être pas inintelligible pour le Lecteur Allemand ; & à cet effet , j'ai mis après chaque terme de l'art celui qui est particulièrement usité parmi nous. Dans la table des remedes , toutes les fois que le nom d'une plante ou d'un remede , soit simple , soit composé , pouvoit n'être pas entendu , j'y ai ajouté , pour éviter toute ambition , le nom latin sous lequel il est connu dans les apothicaireries. Il est à regretter qu'il regne dans la langue Allemande , parmi les dénominations de cette espece , une confusion presque universelle , & telle que , si dans un ouvrage de médecine on veut se faire entendre dans toutes les parties de l'Allemagne , & éviter souvent des équivoques dangereuses , on est obligé de donner au style une forme très-désagréable par le mélange des termes latins qu'il faut y faire entrer.

Je dois encore faire mention des changements qui donnent à ma traduction une supériorité réelle sur l'original Français ; je les dois à la bonté particuliere de l'Auteur qui m'a communiqué généreusement , dès le premier avis de mon entreprise , les changements & les additions qu'il destinoit à une nouvelle édition ; ainsi je jouis du rare avantage de donner ma traduction sur une seconde édition , corrigée & augmentée avant même qu'elle ait été mise sous presse. Le paragraphe important *sur les effets de la peur* & celui *sur les échardes qui entrent dans la peau* , ainsi que quelques autres petites additions , y appartiennent en entier. J'ai de plus mis à leur place

les augmentations que l'Auteur avoit inférées dans l'errata de la premiere édition.

Je souhaite que mes Lecteurs prennent, à la lecture de cet excellent ouvrage, autant d'intérêt & de plaisir que j'en ai eu à le traduire; car je n'ai jamais quitté mon travail sans être devenu meilleur & sans avoir acquis de nouvelles lumieres. L'accomplissement de ce souhait seroit pour moi une récompense auprès de laquelle j'envierois peu la réputation du plus grand génie.

